

Aguascalientes. La seconde, sous les ordres de Benito Quijano, pénétra dans le Michoacan, s'empara de Zamora défendue par le colonel Torrejon et vagabonda, sans rien faire, jusqu'à ce que Cuesta l'incorporât dans sa brigade pour marcher sur Queretaro. La troisième, commandée par le colonel Woll, sauva la colonne de Quijano, après la prise de Zamora; puis, accourant au secours de Guadalajara, menacé par les ministériels, les força à se retirer. Woll les poursuivit ensuite avec vigueur, traversa les barrancas de Atentique avec trois cents hommes, en battit huit cents, et fit quatre cents prisonniers à l'ennemi, le 13 novembre. Il parcourut, après ces succès, le territoire de Colima, s'empara de sa capitale; mit en déroute à Tacinastla, le colonel-médecin D. Joaquin Solorzano et pénétra dans le Michoacan. Une lettre datée de Guadalajara, 23 novembre 1833, me donne des détails fort curieux sur la campagne du colonel Woll; en voici quelques extraits qui méritent d'être signalés :

« Je suis persuadé qu'aucun de ceux qui l'ont accompagné, — le colonel Woll, — ne se serait hasardé à franchir les limites de l'État, s'il eût été à sa place. Ce sont des Fabius, qui attribuent à prudence, ce qui peut en langue vraie se nommer lâcheté... La nouvelle de sa victoire a été reçue avec la plus grande démonstration de joie; les patriotes parlaient de ses talents et de sa valeur avec enthousiasme; quelques-uns auraient désiré que ce fut un Mexicain qui eût remporté cette victoire. La jalousie règne ici plus qu'ailleurs... Je voudrais le voir marcher sur Morelia, s'en emparer et s'unir ensuite à Santa-Anna, cette expédition lui ferait un grand nom. »

Ce vœu allait être accompli sans un pronunciamiento qui dérangerait les plans du colonel Woll. Moctezuma, de son côté, avait réparé son désastre et mis le siège devant Victoria, qui se rendit le 10 décembre. Valencia, Mejia et Jean Arago occupaient Toluca depuis le 23 octobre. Bravo se réunit, le 13 décembre, à Tixtla avec Alvarez, pour conclure

un traité de paix. Il ne restait donc plus à cette époque au gouvernement du général Muzquiz que l'État de Oajaca, du Michoacan, la partie non envahie par le colonel Woll, et du Chihuahua, celle qui n'était pas soumise aux forces du général Urrea; tous les autres États étaient soulevés contre le pouvoir exécutif. Voici maintenant ce qui se passait à Puebla, après la bataille de Posadas.

Quoique ennemi de Pedraza, Santa-Anna avait fini par se ranger à l'avis de ceux qui réclamaient son retour, comme étant le seul légalement élu, depuis l'avènement du général Victoria. Après son premier arrangement avec Calderon, Santa-Anna avait envoyé aux États-Unis D. Joaquin Castillo y Lanzas, homme d'une grande probité, pour inviter Pedraza à revenir. Celui-ci hésita, tant que le triomphe des prononcés paraissait problématique, mais dès qu'il devint sérieux, il partit et débarqua à Vera-Cruz le 5 novembre; Santa-Anna apprit son retour le 10, à son quartier général de Huehuetoca, avant de venir à Puebla. Lors du combat de Posadas, Pedraza se trouvait à Puebla chargé de la défense de la ville. Le général Cortazar, voyant la situation désespérée du pouvoir exécutif, vint à Puebla, demanda une audience aux généraux Santa-Anna et Pedraza, et le 8 décembre ces trois personnages se réunirent dans l'intention de faire cesser une guerre qui ruinait la république, coûtait la vie à tant de citoyens sans profiter à personne. Dans une narration exacte et succincte de ces événements, on lit le passage suivant, tracé de la main même de Pedraza, sur cette conférence : — « Nous entrâmes en conversation avec plusieurs chefs de l'armée de S. Exc. le général Bustamante, et tous, mus par un esprit patriotique, convaincus que le ministère et la majorité des Chambres avaient cherché à les convertir en tyrans de leur patrie, les sacrifiant à des vues personnelles, se décidèrent à fraterniser avec leurs compagnons d'armes et à me reconnaître pour le président constitutionnel ».

De cette conférence il en résulta un armistice entre les

CAPITULA ALFONSO

belligérants, tandis qu'on devait discuter les bases d'un projet de paix. Le 12 décembre, les bases du plan de pacification étaient posées, et MM. Cortazar, Gil-Perez, Anaya et Basadre, commissaires des généraux Bustamante et Santa-Anna, partirent pour les faire accepter par le gouvernement. « Les traités célébrés entre Santa-Anna et Bustamante, écrivait à ce sujet le général Castillo Negrete au colonel Woll, ont été mal accueillis par les deux partis, bien que je les croie favorables au second. Les Chambres font de l'opposition... mais, sans forces, que feront-elles? — Guadalajara, 24 décembre 1832. » — Les Chambres refusèrent d'adopter les bases de la pacification comme étant contraires à la constitution. Alors le 21 décembre, à l'hacienda de Zavaleta, située dans un des faubourgs de Puebla, les généraux Santa-Anna, Pedraza, le chanoine Ramos Arizpe, l'avocat Gonzalez Angulo, se réunirent avec Bustamante et les principaux chefs de sa division et rédigèrent le plan de Zavaleta par lequel on déclarait : — « 1° Que l'armée soutiendrait le système fédéral républicain ; 2° que le général Manuel Gomez Pedraza serait reconnu président légitime de la république, jusqu'au 1<sup>er</sup> avril 1833, conformément à la loi fondamentale ; 3° que l'on renouvellerait le congrès général et la législature de tous les États ; l'ouverture de leurs sessions était fixé au 15 février 1833 ; 4° le 25 mars les Chambres devaient se réunir pour l'élection du président et du vice-président ; 5° on proclamait une amnistie générale pour tous les délits politiques commis depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1828. Enfin, ce plan devait être considéré comme juste et légal, et s'opposer à son exécution était devenir traître à la patrie et risquer de perdre ses emplois civils ou militaires ».

Ce plan, divisé en treize articles, porte la date de « Hacienda de Zavaleta, 23 décembre 1832 » ; il mit fin à l'administration provisoire du général Muzquiz et à l'existence du congrès. Le 26, le général Pedraza prêta le serment constitutionnel, comme président de la république, entre les mains du conseil du gouvernement présidé par le gouver-

neur de Puebla. Il donna le portefeuille des affaires étrangères à Gonzalez Angulo ; celui de la guerre, au général D. Joaquin Parres ; celui de la justice à Ramos Arizpe, et celui des finances à Gomez Farias. Son premier soin fut d'écrire au congrès des divers États pour aplanir les difficultés qui pouvaient se présenter contre l'adoption du plan de Zavaleta, et de détourner la tempête qui le menaçait du côté du sud, Alvarez et Bravo montrant une attitude hostile au nouveau pouvoir. Enfin, le 3 janvier 1833, il fit son entrée triomphale à Mexico, accompagné du général Santa-Anna.

Le 16 janvier, Pedraza lança un décret pour expulser les Espagnols rentrés au Mexique, après l'expulsion du 20 mars 1829. Ce décret fut une faute ; néanmoins, il suscita peu d'ennemis au président. A la fin de février, tous les États avaient terminé leurs élections pour le renouvellement des pouvoirs suprêmes. Alvarez et Bravo s'étaient pacifiquement ralliés au nouvel ordre de choses. Il paraissait que l'ordre et la raison allaient finalement régner dans cette pauvre république. Santa-Anna, avant de retourner à sa solitude de Manga-de-Clavo, publia, le 19 janvier, un manifeste à ses concitoyens pour les engager à la concorde ; on y lit les phrases suivantes : — « Indulgence pour les erreurs d'opinion, plus de rancunes ; effacez de la mémoire le mot *vengeance* ; c'est ainsi que vous atteindrez le but de vos desirs et de vos sacrifices, des jours longs, heureux pour la république, un bonheur durable pour tous. Si mes efforts et mon dévouement pour la liberté méritent une récompense, répondez à mes vœux. Toute mon ambition se limite à laisser mon épée pour la charrue. Si quelque main revenait à troubler la paix publique et l'ordre constitutionnel, ne m'oubliez pas, je volerais à votre appel. »

Pedraza avait trop peu de temps à rester au pouvoir pour organiser quoi que ce soit. Ne désirant pas et ne pouvant pas être réélu, mais sachant que le bien-être de la nation dépendait du président, il employa toutes ses ressources pour faire nommer Santa-Anna à la présidence, et Gomez

Farias à la vice-présidence. Dans un document daté de Mexico, 30 janvier 1833, adressé aux législatures de tous les États, il prie les gouverneurs et députés de ne point prêter l'oreille aux instigations des ennemis du repos public qui voudraient le réélire ou priver la république de « l'intelligence, du mérite et du prestige » de deux hommes comme Santa-Anna et Gomez Farias. Ses efforts furent couronnés de succès ; à l'exception de Chihuahua et de Guanajuato, tous les autres États nommèrent, le 1<sup>er</sup> avril 1833, Santa-Anna président constitutionnel, et Gomez Farias vice-président. Pendant l'absence du premier, qui était toujours à sa campagne, le vice-président prit immédiatement les rênes du pouvoir. Du 16 mai, jusqu'au mois d'avril 1834, Santa-Anna et Gomez Farias eurent alternativement le pouvoir en main, le général Santa-Anna ayant dû plusieurs fois quitter Mexico, soit pour se mettre à la tête de l'armée, soit pour se reposer à Manga-de-Clavo.

Valentin Gomez Farias, médecin de Zacatecas, s'était fait remarquer dans toutes les législatures par son radicalisme et sa fermeté. Sous son administration et celle de Santa-Anna, D. Darlos Garcia et Francisco Lombardo se succédèrent au ministère des affaires étrangères ; Ramos Arizpe et Quintanar Roo, à celui de la justice, José Maria Bocanegra et Antonio Garay, aux finances, et Joaquin de Herrera et Miguel Barragan, à la guerre. Parvenu au pouvoir, Gomez Farias suivit le contre-pied de la marche de Bustamante. Dans son discours d'ouverture aux Chambres, il déclara que l'unique moyen d'éviter les désordres et de doter la nation d'un gouvernement stable, était de faire de grandes réformes. Le congrès parut le comprendre, mais il se borna à destituer un grand nombre d'employés, afin de faire place aux favoris ; il livra les emplois aux démocrates, attaqua le clergé dans ses prérogatives et dans ses biens, frappa de proscription les chefs du parti déchu et commença une réaction politique qui déconcerta toute la nation.

Pour combler le déficit du trésor, il s'appropriâ les biens

que les missions des Philippines possédaient au Mexique, depuis le temps des Espagnols ; puis un second décret confisqua les propriétés du duc de Monteleone, comprises dans le district fédéral. Ces diverses mesures firent beaucoup de mécontents et donnèrent lieu à de nouvelles protestations à main armée. L'esprit public ne permettait pas qu'on passât d'un extrême à l'autre en si peu de temps. Treize jours après l'installation de Gomez Farias, le général Jean Arago écrivait de Mexico au colonel Woll, une lettre dans laquelle je lis les passages suivants : — « Rien de nouveau ici, si ce n'est des projets de réforme encore en herbe, des propositions à pleines mains faites aux chambres qui les approuvent ou les refusent, des cancons dont s'alarment les cœurs pusillanimes, beaucoup de pamphlets contre nous, parce que nous avons toujours triomphé... Santa-Anna, à qui il a pris envie de se rendre malade, préfère, à ce qu'il paraît, au fauteuil de la présidence, le hamac de Manga-de-Clavo... Mille autres choses, aussi peu claires, mais plus indifférentes encore... »

Un mois plus tard, ces alarmes dont faisait si peu de cas le général Arago prirent le caractère d'une révolution, seulement, on n'allait plus combattre, cette fois, pour un changement de personnes, mais pour le renversement de la forme gouvernementale. Les essais de république fédérale avaient été si déplorables et si malheureux pour le pays, que ne pouvant chercher un remède dans une monarchie, à laquelle on ne pensait guère, on voulut tenter une république centrale. La lutte s'engagea donc entre les démocrates fédéralistes qui étaient au pouvoir et les conservateurs centralistes opprimés par le vice-président. Des écrivains français ont insinué que cette révolution avait été ménagée par Santa-Anna pour se faire nommer dictateur ; plus de cinq cents lettres écrites à cette époque par différents personnages des deux partis me prouvent que cette assertion est inexacte. Elle eut pour cause cet ancien antagonisme de deux principes intéressés à prévaloir l'un sur l'autre, et qui depuis

CAPITULA ALFONSO  
PRIMERA Y SEGUNDA

1821 ne cessèrent de s'entre-déchirer; sous le régime républicain, les conservateurs voulaient, autant que possible, se rapprocher du système qui avait régi le Mexique pendant tant d'années, qui avait fait sa fortune et sous lequel il vivait en paix; les démocrates, au contraire, irrités par les souvenirs cruels du passé, désiraient arracher des institutions nationales tout ce qui pouvait rappeler la domination espagnole et cléricale au Mexique. Pour faire cesser cet antagonisme qui fit répandre tant de sang, coûta tant de larmes et d'humiliations, il aurait fallu trouver une main honnête et ferme qui sût apaiser les rancunes, enchaîner les passions et réorganiser la nation mexicaine, en tenant compte des exigences de cette situation. Malheureusement, cette main ne s'est pas trouvée, et l'homme au pouvoir a toujours été un homme de parti qui ne savait pas oublier.

Santa-Anna accourut à Mexico dans l'intention de réparer les fautes du vice-président, mais le gant était déjà jeté. Chose étrange, Santa-Anna allait se battre contre des gens qui voulaient le nommer dictateur. Le 26 mai, le colonel Ignacio Escobedo se prononça à Morelia, — anciennement Valladolid, — au nom de la religion persécutée et des droits méconnus du clergé et de l'armée. Le colonel protestait néanmoins de son obéissance au général Santa-Anna. Le 31, le général Duran, à Chalco, et Unde, à Talpam, se prononcèrent dans le même sens. Santa-Anna refuse la dictature, proclame son respect pour la constitution aux applaudissements du congrès, et part le 2 juin pour étouffer la rébellion. Avant de partir, il reçut du général Duran une lettre dont voici quelques extraits : — « Mes compagnons et moi, loin de conspirer contre le pouvoir, notre intention est de lui donner, dans vos mains, les garanties propres à concilier tous les intérêts opposés, à consolider l'ordre public, uniques moyens de sauver la nation.

« Excellence, on a abusé du traité de Zavaleta et dans seulement trois mois qu'a duré l'administration du général Pedraza, il a fait triompher, sous une honteuse dépendance,

le parti le plus dangereux à nos libertés, parce que ce parti est celui qui favorise les haines, les vengeances, les désordres et l'anarchie... — Gabriel Duran. »

Sans changer de résolution, Santa-Anna partit emmenant sous ses ordres le général Arista; arrivé à Tenango, il fit reposer ses troupes, avant d'aller à Cuernavaca où se trouvait alors Duran. Le jour suivant, le président s'étant éloigné du camp, accompagné de quelques officiers, fut rejoint par le lieutenant-colonel Moreno, qui lui annonça que le général Arista, avec toute sa division, s'était prononcé en faveur des insurgés, en le proclamant dictateur; il ajouta qu'en cas de résistance de sa part, il avait l'ordre de le conduire au général Duran. Je ne sais si Santa-Anna était tombé dans un piège tendu par Arista, avec le but de s'emparer de sa personne, ce qu'il y a de certain, c'est que le président, devenu prisonnier, fut conduit à Morelia, où se rendaient Arista, Duran et leurs deux divisions. A son entrée dans cette ville, il fut salué par la population aux cris de : — « Vive le libérateur! vive le dictateur! » — Les fonctionnaires et les membres du conseil municipal vinrent à l'hôtel de ville le féliciter et lui demander ses ordres. Santa-Anna leur témoigna sa gratitude pour leur dévouement, mais leur déclara qu'étant prisonnier il n'avait rien à leur commander. Conduit ensuite à la hacienda de Buena-Vista, le 19 juin, il s'en échappa pendant la nuit, se dirigea sur Atlixco, et entra dans Puebla le 13, au matin.

Tandis que ces événements se passaient hors de la capitale, d'autres bien plus graves avaient lieu à Mexico. Gomez Farias, d'accord avec le congrès, continuait ses mesures de violence et de réaction; exaspéré de l'opposition qui se manifestait dans le public, il sembla décidé à tout bouleverser plutôt que de modifier sa conduite. Il augmenta la milice, déjà si antipathique au peuple; il offrit une décoration et cent mille piastres à celui qui délivrerait le président; il remplaça le conseil municipal, alors en fonction, par les membres qui siégeaient en 1829; il proclama la fameuse loi

appelée *del caso*, par laquelle il expulsa de la république un grand nombre de citoyens, en prévenant le public que tous ceux qui se trouveraient « dans le même cas, » auraient le même sort, sans qu'il fût nécessaire de recourir à de nouvelles formalités. C'était la seconde loi de suspects, proclamée par les démocrates au pouvoir. En rappelant ces lois et celles d'expulsion des Espagnols, on voit que « les amis du progrès » comprenaient singulièrement la liberté. Il est bon de constater que les gouvernements démocrates mexicains ont eu toujours besoin d'employer des rigueurs anticonstitutionnelles pour prolonger leur existence politique.

Les Mexicains virent avec stupeur des actes d'une telle nature et les craintes les plus justifiées s'emparèrent des hautes classes. Personne n'osait parler des affaires publiques; on était entouré d'espions, et comme si la situation n'était pas assez déplorable, le choléra-morbus vint ajouter ses calamités aux maux dont souffrait toute la nation. Le 23 juin, une partie de la garnison se souleva dans une des casernes voisines du palais, mais ce pronunciamiento, étouffé dès sa naissance, ne servit qu'à remplir les prisons, déjà encombrées. Dans ce même temps, Arista et Duran éprouvaient un échec à Queretaro, où les troupes du gouvernement entrèrent de vive force et firent un grand nombre de prisonniers. Ce succès alarma la garnison de Morelia qui abandonna subitement la ville et prit la route de Zinapécuaro, dans le but de se réunir à Escalada qui s'y trouvait avec quelques soldats. Morelia fut occupée par le général Salgado, et Cortazar se mit à la poursuite des rebelles. A Tepeaca, le général Lemus attaqua Arista, mais il fut battu parce qu'une partie de ses troupes s'unit aux rebelles. Dans la correspondance du général Arago, j'ai trouvé sur cette affaire les détails suivants, envoyés au général Woll.

« Mexico, 6 juillet 1833. — C'est, mon cher, lorsque nous espérions qu'on allait donner un grand coup, et peut-être le dernier, à la révolution, que la plus noire infamie a détruit nos espérances et ranimé celles de nos ennemis. Les 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>

et 12<sup>e</sup> escadrons de cavalerie, ainsi que les restes du 4<sup>e</sup> et les compagnies de chasseurs du 3<sup>e</sup> bataillon de Matitlan, passèrent à l'ennemi au moment même où le feu commençait; et, plus criminels, mille fois, que les Saxons, ils tournèrent leurs armes contre leurs camarades. Cette malheureuse affaire eut lieu à Tepeaca, à sept lieues de Puebla qui, aujourd'hui, est assiégée par Arista et Duran. Nous organisons ici une nouvelle division, et le général président sortira sous peu de jours. Je suis nommé major général de la nouvelle armée qui se trouve presque sans cavalerie: aurons-nous un Lutzen?... Lemus, Heredia, Cespedès et presque tous les officiers sont prisonniers. Maillet, qui avouait bêtement qu'il n'avait vu que du feu dans le pronunciamiento d'Arista, avait été destiné à la division Lemus, et il est aussi prisonnier. Cet homme est vraiment malheureux; il n'en est pas de même de Quijano et Delgado qui parviennent à se sauver et qui arrivent ici en courriers pour annoncer la défection des troupes.

« Je suis harassé de fatigue... voilà quatre jours que je ne dors pas, ayant été chargé de cette commandance générale à cause du départ projeté du général Anaya... Il est triste d'être témoin de si près des événements funestes qui se passent autour de nous. Je vois bien noir dans l'avenir... — Jean Arago. »

Puebla était défendue par le général Victoria, lorsque Arista vint l'assiéger. La garnison commença son feu sur les assiégeants qui se dirigeaient, en trois colonnes, sur la porte appelée de Mexico. Plusieurs combats eurent lieu avec quelques succès d'abord du côté des insurgés, mais ensuite ils furent repoussés avec de grandes pertes. Ayant appris que Santa-Anna venait au secours de la place, Arista battit en retraite, prit position au Cerro-Colorado et se retira finalement à Guanajuato dans un état misérable. Santa-Anna se mit à sa poursuite et arriva à Tula au moment où les insurgés venaient de quitter cette ville, en route sur Guanajuato; il fallait à tout prix les empêcher de passer. Arago, chef d'état-

major de Santa-Anna, envoya de suite un courrier au général Woll, avec la lettre suivante :

— « Tula, 20 juillet 1833. — Mon cher Woll. Nous arrivons ici quelques heures après le départ de l'ennemi qui poursuit sa marche sur Queretaro. Les ordres qu'on a donnés au général Cuesta pour qu'il occupe cette ville, où je vous suppose déjà, sont du plus haut intérêt, et je ne doute nullement que vous emploierez toute votre influence pour qu'ils soient exécutés fidèlement. Le sort de la république dépend peut-être de la résolution de cette division de défendre Queretaro et d'entretenir l'ennemi quelques heures pour nous donner le temps d'arriver... — Jean Arago. »

Mais Arista, ne voulant pas être pris entre deux feux, esquivait les troupes du général Woll, et vint se fortifier de son mieux à Guanajuato. Le général Valencia, ayant complètement battu Escalada dans le bois de Las Cruces, il ne restait plus qu'à faire le siège de Guanajuato pour se rendre maître de l'insurrection. Ce siège se fit avec toutes les forces dont disposait alors Santa-Anna. Les fortifications tombèrent bientôt au pouvoir des troupes du gouvernement, et, pour prouver que cette révolution n'était point une comédie, je vais citer des fragments d'une lettre particulière du général Woll, écrite sous les murs de Guanajuato, le 5 octobre 1833.

« ... J'ai attaqué Valenciana que j'ai pris de force à la tête du 12<sup>e</sup> de ligne. On avait donné l'ordre de ne laisser en vie aucun officier; mais j'ai contenu mes troupes. Les officiers étaient à genoux, quand arriva Mejia qui, s'étonnant de ce que nous n'avions pas tué ces malheureux, me donna l'ordre de les faire fusiller. Je résiste; il se fâche et me demande si je veux obéir. Je réponds que non. — N'êtes-vous pas général mexicain? me dit-il. — Oui, señor, je suis général mexicain pour me battre, mais non pas pour fusiller personne. — Eh bien, allez-vous présenter au général président, vous êtes aux arrêts. — Avec plaisir, señor, parce que cet arrêt, le seul qui m'a été infligé dans ma vie, m'honore beaucoup.

« Je m'en allai; mais à peine eus-je fait cent pas que je reçus de Mejia même, l'ordre de continuer l'attaque, avec ma brigade et trois pièces, sur le Mellado, jusqu'au moment où Arista demanda à parlementer. Duran a tenu avec une partie de sa cavalerie; les croisés sont perdus, parce que prenant demain le Mellado, ils seront obligés de se rendre à discrétion... — Adrien Woll. »

En effet, les forts de Valencia, Gerona et Mellado, étant pris, Arista obtint une suspension d'armes, pendant laquelle il négocia la reddition de Guanajuato et la vie sauve de tous les révoltés. Les vaincus furent ramenés prisonniers à Mexico, où Santa-Anna fit son entrée aux acclamations de la foule. La guerre civile pouvait être considérée comme terminée après la reddition d'Arista et d'Escalada, vu qu'il ne restait plus qu'un très petit nombre de leur parti qui se soutenait avec peine dans les provinces du Michoacan et de Oajaca. Le général Woll, commandant la brigade d'arrière-garde, était chargé, par un ordre portant la date de Salamanca, 19 octobre, et signé Jean Arago, de protéger l'armée qui rentrait, et de veiller sur les insurgés de Michoacan, « car il pourrait se faire, disait-il, que Garcia, par une marche forcée, abandonnât les environs de Valladolid pour revenir sur le Valle Santiago. » Woll s'acquitta si bien de sa mission, qu'il mit en déroute, à Puruandiro, mille cavaliers réguliers, n'ayant avec lui que quelques fantassins, et leur prit tous leurs bagages. Cette brillante action valut aux vainqueurs une médaille commémorative; quant au général, il était déjà nommé *benemerito*, — bien mérité. — Sur sept personnes qui portaient ce titre, Woll était le seul étranger qui l'eût reçu, il devint général effectif.

De retour à Mexico, Santa-Anna, ne songea nullement à prendre en mains les rênes du gouvernement; le titre et les fonctions de président paraissaient ne lui être agréables en aucune manière. Cet homme étrange, qu'on a tant accusé d'ambition, semblait éprouver une profonde répugnance pour le pouvoir suprême; il laissa de nouveau Gomez Farias

gouverner à sa guise et retourna dans son hacienda de Manga-de-Clavo. D'un autre côté, on s'explique difficilement comment une nation ne se révolte pas, quand après avoir confié ses intérêts à un homme qui a sa confiance, elle se voit gouvernée par un brouillon qui met le désordre dans les affaires publiques. Mais, tâcher de trouver de la logique et du sens commun dans la politique mexicaine, serait un labeur inutile. Je dois me limiter à cataloguer les faits, tels qu'ils se présentent, me bornant à contrôler leur exactitude.

Tandis que Santa-Anna, surnommé le Cincinnatus mexicain, se reposait à la campagne, Gomez Farias continuait ses mesures réactives qui le rendirent odieux. Il bannit plusieurs membres du clergé, disposa des cures vacantes, proclama la liberté des cultes et la nationalisation des biens de mainmorte. Ces actes étant arbitraires ou prématurés soulevèrent l'indignation générale. La presse de l'opposition commençait à accuser Santa-Anna de son indifférence pour le bien public et des maux dont souffrait la nation. Tous ces éléments de mécontentements ressuscitèrent la révolution mal éteinte. Le pronunciamiento qui prit le nom de Cuernavaca eut un écho à Tenancingo, Toluca, Orizaba, Zacatecas et même dans la capitale. Le pays, fatigué des actes subversifs de Farias, demanda son éloignement des affaires. Santa-Anna se vit obligé de reprendre le pouvoir, à la grande joie des habitants qui l'estimaient et avaient beaucoup de confiance en son patriotisme. Le président, comme s'il eût ignoré ce qu'avait fait son substitut, le désavoua, rapporta la plupart des décrets lancés par les chambres, les déclara illégales pour avoir prolongé leur session au delà du terme fixé par la loi, et convoqua une autre assemblée pour l'année suivante. Les législatures des États abondaient dans ce sens et voulaient la chute du vice-président. Celui-ci, qui avait eu de sérieuses altercations avec le président, demanda ses passeports et sortit de la république. Cette révolution se fit sans effusion de sang et la tranquillité publique régna de nouveau pendant toute l'année 1834.

Pour arriver à ce résultat, Santa-Anna n'employa la force nulle part; il protégea simplement les institutions conservatrices contre les démocrates qui voulaient les détruire, sans permettre toutefois à personne de vouloir attaquer le système fédéral. Voici quelques extraits de ses lettres, adressées au général Woll commandant alors à Irapuato, et très remarquables à bien des titres.

« — Mexico, 20 août 1834... J'écris aujourd'hui au colonel D. Gayetano Montoya, qu'il est important de chasser des peuples cette funeste aversion qu'ils ont conçue contre le régime représentatif; les militaires surtout doivent beaucoup travailler dans ce sens... — A. L. de Santa-Anna. »

« — Mexico, 3 septembre 1834... Les difficultés et même l'impossibilité d'effacer dans le peuple l'aversion du système représentatif fédéral... proviennent de n'avoir pas su donner à l'opinion la direction qu'elle devait prendre... Aucun système de gouvernement n'est absolument bon, ni absolument mauvais : le système fédéral suivi par les derniers mandataires était une vraie tyrannie pendant laquelle les hommes se virent privés des garanties que les rois — d'Espagne — durent respecter dans les derniers temps. Ce serait une folie de vouloir détruire sa maison parce qu'elle a des défauts qui la rendent sujette à toutes les inclémences de l'atmosphère; c'en serait une plus grande encore de vouloir détruire notre institution dans l'espérance d'en avoir une meilleure; nous n'aurions ni l'une ni l'autre; la nation serait livrée à l'anarchie qui est le plus grand de tous les maux. On doit faire comprendre ces vérités au peuple, et quand il les comprendra il changera d'opinion... A. L. de Santa-Anna. »

Ces lettres du président nous révèlent les répugnances insurmontables du peuple mexicain pour le régime fédéral républicain, essentiellement démocratique. Ces répugnances, du reste, se sont manifestées, on l'a déjà vu, par des désordres plus graves, sous les administrations démocratiques que sous les gouvernements conservateurs. Malgré cet aveu, Santa-Anna était sincèrement républicain fédéraliste, et, si

CAPITULA ALFONSO  
PRIMERA REPUBLICA